



REVISTA DE LITERATURA E CULTURA RUSSA

Levinas lecteur d'écrivains (anti) soviétiques

Levinas as reader of (anti)Soviet writers

Autor: Yoann Colin
Lycée Fénelon à Paris, Paris, France
Edição: RUS, Vol. 15. Nº 27
Publicação: Novembro de 2024
Recebido em: 28/08/2024
Aceito em: 20/11/2024

<https://doi.org/10.11606/issn.2317-4765.rus.2024.228410>



COLIN, Yoann.
Levinas lecteur d'écrivains (anti)soviétiques.
RUS, São Paulo, v. 15, n. 27, pp. 130-146, 2024

Levinas lecteur d'écrivains (anti)soviétiques

Yoann Colin*

Résumé: Levinas ne cite que de très rares écrivains soviétiques (Grossman, Zinoviev), alors que les références à la littérature russe antérieure abondent dans ses œuvres. Nous pensons que les références à ces derniers, qui critiquent le régime ou la société soviétique, en insistant sur l'antisémitisme soviétique et le mauvais usage du langage, complètent la critique levinassienne de la philosophie moderne européenne et ne sauraient en être une alternative légitime.

Abstract: Levinas cites only very few Soviet writers (Grossman, Zinoviev), while references to earlier Russian literature abound in his works. We believe that the references to the latter, which criticize the Soviet regime or society, by emphasizing Soviet anti-Semitism and the misuse of language, complement Levinas's critique of modern European philosophy and cannot be a legitimate alternative to it.

Resumo: Levinas cita apenas escritores soviéticos muito raros (Grossman, Zinoviev), enquanto abundam referências à literatura russa anterior em suas obras. Acreditamos que as referências a estes últimos, que criticam o regime ou a sociedade soviética, enfatizando o anti-semitismo soviético e o mau uso da linguagem, complementam a crítica levinasiana à filosofia europeia moderna e não podem ser uma alternativa legítima.

Mots-clés: Lévinas; Alexandre Zinoviev; Vassili Grossman

Keywords: Levinas; Alexander Zinoviev; Vassili Grossman

Palavras-chave: Levinas; Alexander Zinoviev; Vassili Grossman

* Yoann Colin enseigne la philosophie au Lycée Fénelon à Paris depuis 2007. Il a soutenu en 2020 sa thèse de philosophie à la Sorbonne Université sous la direction de Gérard Bensussan et est membre associé au Centre de recherches en philosophie allemande et contemporaine (Crephac) de l'université de Strasbourg. <https://orcid.org/0009-0006-9644-1549>; yoann-colin_538@hotmail.com

Que Levinas ait été grandement marqué et influencé par la littérature russe est un fait désormais solidement établi.¹ Toutefois, on accorde, dans cette influence de la littérature russe, une très large part à quelques écrivains (Tolstoï, Dostoïevski, Gogol et Pouchkine principalement)² et on aborde très rarement la question des écrivains postérieurs, sauf Vassili Grossman, auteur de *Vie et Destin*. Or, on trouve quelques références dans ses textes à des auteurs soviétiques, et en particulier, outre Grossman, deux allusions à des œuvres de l'écrivain Alexandre Zinoviev. Grossman et Zinoviev sont des auteurs soviétiques, mais ils ont la particularité non seulement de critiquer le régime soviétique dans les livres que mentionne Levinas, mais, surtout, de tenter de rendre compte de l'imposture qu'est le régime soviétique tel qu'ils l'analysent. Ceci étant établi, quel intérêt Levinas a-t-il à les évoquer ? Qu'est-ce que cela peut apporter au déploiement de sa pensée philosophique ? Autrement dit, pour quelles raisons Levinas évoque-t-il des textes d'auteurs soviétiques qui dénoncent l'absurdité du régime soviétique?³ Nous défendons la thèse que les dysfonctionnements structurels du régime soviétique, mis au jour par les écrivains qu'il évoque, sont, pour Levinas, d'une certaine façon analogues aux monstruosité ou aux éléments

1 Voir par exemple Levinas, 2006a, p. 12-13.

2 Poirié, 1987, p. 169. Voir aussi Maryse Dennes, 2000.

3 Il nous semblerait maladroit de faire de V. Grossman un dissident à proprement parler, en raison de la précocité de la rédaction de *Vie et destin*, par rapport aux écrivains qu'on dénomme habituellement ainsi.

négatifs, auxquels a donné lieu le développement de la philosophie occidentale, qu'il y a entre eux une différence de degré mais non de nature, de telle sorte que la pensée soviétique ne puisse pas constituer une alternative convenable et légitime à la philosophie occidentale.

La critique du régime soviétique par des auteurs soviétiques dans l'œuvre de Levinas

Levinas mentionne en quelques occasions des textes d'auteurs soviétiques qui mettent à mal la légitimité du régime soviétique. Dans le cadre de cet article, il nous semble pertinent de relever deux chefs d'accusation d'auteurs soviétiques repris par Levinas, celui d'un antisémitisme patent et celui du « discrédit absolu du langage »⁴ et du dés-intéressement pour autrui.

La dénonciation de l'antisémitisme soviétique

C'est dans le court texte « Politique après », publié dans *L'Au-delà du verset*, que Levinas fait référence à un texte d'A. Zinoviev, *L'Avenir radieux*. Dans cet article, Levinas essaie de montrer qu'on a toujours tenté de résoudre le conflit entre Israël et ses voisins par des moyens politiques, car « l'action raisonnable »⁵ serait toujours « politique d'abord »⁶ dans le cadre de la pensée découlant de la philosophie occidentale, bien que cela ne soit pas ainsi qu'il pourra être résolu. Levinas pense en effet que « le sens de l'humain »⁷ peut rester raisonnable sans être réduit à la politique. L'histoire du dernier siècle a mis à nu, l'antisémitisme qui réduit les Juifs à leur judaïté.

C'est pourquoi

4 Levinas, 2003, p. 309.

5 Levinas, 1982, p. 221.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 222.

«Il n'y a plus de juifs privilégiés comme l'étaient encore ceux d'Europe occidentale aux yeux des masses juives exterminées de l'Est européen, des minorités nationales de naguère, lesquelles, souvent à leur insu, enviaient et espéraient ce sort exceptionnel.

Mais il n'y a plus de juifs non remarqués – ou non marqués – comme tels dans les pays dits socialistes. « L'internationalisme, c'est quand le Russe, le Géorgien, l'Ukrainien, le Tchouvache, l'Ouzbek et les autres s'assemblent pour frapper les juifs », note Alexandre Zinoviev dans *L'Avenir radieux*. Et c'est là l'épreuve ultime. Le stalinisme et l'antisémitisme post-stalinien – ou, si l'on préfère, celui que soixante ans de marxisme appliqué n'ont pas extirpé de l'âme slave et dont l'influence sur le tiers monde se répercute dans les votes anti-israéliens des peuples progressistes à l'O.N.U. - constituent certainement un des plus grands traumatismes qui aient jamais frappé la conscience juive moderne».⁸

La citation du livre de Zinoviev ne met pas au jour seulement l'antisémitisme de Staline, mais également celui qui perdure après sa mort et continue de se répandre en URSS, malgré l'égalité totale (et non seulement hypocritement politique) que devrait faire régner un État marxiste. Zinoviev décrit un consensus antisémite supranational latent mais réel, d'autant plus surprenant et traumatisant que rien dans la propagande ou la doctrine officielle ne viendrait de le justifier. On trouve, également dans *L'Avenir radieux*, une mention explicite de l'antisémitisme soviétique sous Staline : le pouvoir politique s'appêtait à pourchasser massivement les juifs, mais les craintes d'agir d'une façon qui rappelât les fascistes empêchèrent la mise à exécution de ce projet.⁹Cette mention de l'antisémitisme soviétique contribue, prise en tant que telle, à délégitimer le régime soviétique, dans la mesure où il ne traite pas ses citoyens comme il devrait les traiter selon ses propres principes.

⁸ *Ibid.*, p. 224.

⁹ « Oui, il y eut un projet de répression massive des juifs, et notre connaissance commune Tchesnokov avait préparé tout un livre la justifiant, ce qui lui valut d'être promu par Staline. Mais le projet capota. (...) Sinon il aurait suffi qu'ils fassent signe et on aurait très gentiment pourchassé les juifs dans les rues de Moscou. Et on les aurait expédiés en Sibérie. Ce qui s'est passé, c'est qu'ils ont craint l'analogie avec le fascisme. C'est que nous étions les libérateurs de l'humanité, à cette époque ! » Zinoviev, 1985, p. 210.

Cet antisémitisme stalinien ou de l'époque stalinienne se trouve également présent dans *Vie et Destin* de Grossman, comme un pendant – certes nettement moins intense – de l'antisémitisme nazi :

«L'antisémitisme peut se manifester aussi bien par un mépris moqueur que par des pogromes meurtriers. Il peut prendre bien des formes : idéologique, interne, caché, historique, quotidien, physiologique ; divers aussi sont ses aspects : individuel, social, étatique. L'antisémitisme se rencontre aussi bien sur un marché qu'au Praesidium de l'Académie des sciences.»¹⁰

Vie et Destin raconte, entre autres, la vie de nombreux personnages entre le siège de Stalingrad et la victoire finale des Alliés. Parmi eux, se trouvent des soldats confrontés à l'antisémitisme à cette époque dans l'armée,¹¹ et, surtout, un savant, Strum, qui doit faire face à une campagne de dénigrement de tous les savants juifs.¹² Le narrateur projette également rétrospectivement, à l'occasion de réflexion sur les accords qui

10 Grossman, 2006, p. 411.

11 Grossman, 2006, p. 126-130.

12 On lui fait remarquer que seuls les noms juifs d'une liste de promotion sont barrés (ce qu'il refuse d'abord d'admettre) (Grossman, 2006, p. 300) ; puis il tombe en disgrâce et comprend que cette disgrâce vient du fait qu'il est juif (*ibid.*, p. 487). Au chapitre d'après, il doit remplir un formulaire et médite chacune des questions qui le composent. Il écrit notamment, relativement à la cinquième question, celle de la nationalité « 5. Nationalité... Pas mal, le cinquième point ! Une question toute simple, insignifiante avant la guerre, mais qui prenait, aujourd'hui, une résonance particulière.

Appuyant sur sa plume, Strum inscrit, d'une écriture ferme : « Juif. » Il ne pouvait deviner ce qu'il en coûterait bientôt d'avoir répondu à la cinquième question : « Kalmouk, Balkarets, Tchétchéne, Tatare de Crimée, Juif... »

Il ne pouvait prévoir que, d'année en année, d'obscures passions allaient se déchaîner autour de ce cinquième point, que la peur, la haine, le désespoir, le sang, allaient passer, se déplacer du sixième point (« origine sociale ») au cinquième, que dans quelques années, de nombreuses personnes rempliraient le cinquième point avec le même sentiment de fatalité que lorsque répondaient à la question suivante les enfants d'officiers cosaques, de nobles, de propriétaires d'usines, de prêtres, au cours des précédentes décennies.

Pourtant, il percevait déjà, il pressentait que les lignes de force se concentraient autour de la cinquième question. La veille au soir, Landesman lui avait téléphoné, et Strum lui avait dit qu'il ne parvenait pas à arranger sa nomination. « J'en étais sûr », avait dit Landesman d'un ton mauvais, chargé de reproches à l'adresse de Strum. « Quelque chose ne va pas dans votre fiche de renseignements ? » avait demandé Strum. Landesman avait eu un soupir méchant et déclaré : « Ce qui ne va pas, c'est mon nom. »

Et Nadia avait raconté, au thé du soir :

– Tu sais (...) l'année prochaine, on ne prendrait aucun Juif à l'Institut des Relations extérieures. » (*ibid.*, p. 492-493).

mettent fin aux combats, ce qui s'est passé depuis ce moment de l'histoire et montre que si la fin des combats en 1945 mit fin à la Shoah, elle ne débarrassa pas l'Europe de l'antisémitisme, puisque ce dernier sévit encore en URSS après la fin de la guerre, notamment avec le prétendu « complot des blouses blanches » auquel seule la mort de Staline mit un terme :

«Ce qui se jouait, c'était le sort (...) des écrivains Bergelson, Markish, Féfer, Kvitko, Noussinov, dont les exécutions devaient précéder le sinistre procès des médecins juifs, avec en tête le professeur Vovsi. Ce qui se jouait, c'était le sort des Juifs, que l'Armée Rouge avait sauvés, et sur la tête desquels Staline s'apprêtait à abattre le glaive qu'il avait repris des mains de Hitler, commémorant ainsi le dixième anniversaire de la victoire du peuple à Stalingrad.»¹³

Ainsi ce qui semble intéresser d'abord Levinas, dans ses mentions d'auteurs soviétiques critiques, c'est qu'elles mettent en lumière l'antisémitisme officiel et officieux d'un régime que sa doctrine aurait pourtant dû rendre impossible.

Le « discrédit absolu du langage »¹⁴

Ce que diagnostiquent également les écrivains soviétiques cités ou évoqués par Levinas, c'est l'utilisation du langage en URSS, telle que ce dernier se voit affecté une fonction qui n'est pas celle qu'il devrait avoir. Le langage a un pouvoir tel qu'il déréalise les horreurs qu'il commande et déculpabilise les auteurs de ces horreurs. De cela témoigne *Vie et destin*, en particulier Krymov, un ancien membre du parti avec suffisamment d'influence pendant les années 30 pour s'en vouloir de n'avoir pas aidé ceux qu'il aurait pu aider.¹⁵ Levinas évoque également

13 Grossman, 2006, p. 553.

14 Levinas, 2003, p. 309.

15 Ce dernier méditant sur son passé dénonce la force de l'idéologie qui sévit au début des années 1930 et pense «au nom de la morale, la cause révolutionnaire nous avait délivrés de la morale, au nom de l'avenir elle justifiait les pharisiens d'aujourd'hui, les délateurs, les hypocrites, elle expliquait pourquoi, au nom du bonheur du peuple, l'homme devait pousser à la fosse des innocents. Au nom de la révolution, cette force permettait de se détourner des enfants dont les parents étaient en camp. Elle expliquait pourquoi la révolution exigeait que l'épouse qui n'avait pas dénoncé son mari innocent fût arrachée à ses enfants et envoyée pour dix ans en camp de concentration » (Grossman, 2006, p. 451). Strum a également

la confusion et la manipulation sur lesquelles repose le discours soviétique.¹⁶ Ce reproche, Levinas l'adresse également à la philosophie traditionnelle occidentale. Il consacre à cette question l'article « langage quotidien et rhétorique sans éloquence », repris dans *Hors sujet*, où il oppose la rhétorique (ou tout autre utilisation du langage dans le but d'agir *sur* autrui) à ce qu'il appelle le « langage quotidien » (qui consisterait, dans une certaine mesure, à l'inverse, à agir *pour* autrui). Dans cet article, Levinas commence par définir la rhétorique comme « l'art qui doit permettre la maîtrise du langage »¹⁷ fondé sur l'écart irréductible et insurmontable entre les choses et la signification des mots. De là résultent également l'impossibilité d'exprimer avec certitude ce qu'on veut exprimer et la difficulté à utiliser les mots pour communiquer. Cependant, on peut malgré tout globalement à peu près se faire comprendre, extérioriser ce qu'on pense, dire ce qu'on veut dire, si on utilise les mots dans leur sens habituel et courant.¹⁸ La philosophie doit avoir pour tâche de préciser ce qui est de l'ordre de l'ajout poétique, rhétorique ou métaphorique dans l'expression par le langage de la pensée pour trouver un langage qui serait au plus près de la vérité, c'est-à-dire épuré, débarrassé le plus possible de la métaphore et de la rhétorique. Mais la rhétorique ne

conscience du danger de la sincérité et de la nécessité de réfléchir à ce qu'on dit pour que cela ne soit pas rapporté par nos interlocuteurs et interprété dans un sens qui pourrait amener à être considéré comme un opposant : « Il y avait des gens en présence desquels Strum était incapable de prononcer le moindre mot ; sa langue devenait de bois, la conversation perdait tout sens, toute couleur, telle une conversation d'aveugles sourds-muets. Il y avait des gens en présence desquels une parole sincère devenait fausse. Il y avait des gens, de vieux amis, en présence desquels Strum se sentait encore plus solitaire » (*ibid.*, p. 222).

16 Il écrit ainsi dans *Difficile liberté* à propos du « mythe » communiste soviétique, pétri de propagande et d'idéologie, et de son succès dans toute l'Europe : « à ce mythe importait le nuage qui entourait et qui exhaussait le cerveau où cette progression irrésistible se pensait sans erreur. Les contradictions y perdaient leur absurdité même » (Levinas, 2003, p. 308). Il constate à propos du rapport de Khrouchtchev qui dénonce les crimes de Staline que « la plus troublante circonstance de la déstalinisation, c'est le discrédit absolu du langage qu'elle fait revivre à l'échelle d'une expérience collective. On ne peut plus croire aux paroles, car on ne peut plus parler » (*ibid.*, p. 308-309).

17 Levinas, 1997, p. 185. Voir ce que dit C. Delporte sur la langue de bois : « On pourrait définir la langue de bois comme un ensemble de procédés qui, par les artifices déployés, visent à dissimuler la pensée de celui qui y recourt pour mieux influencer et contrôler celle des autres. » (Delporte, 2011, p. 9).

18 Levinas, 1997, p. 187.

vient pas seulement d'écart non délibéré et irréductible entre ce qu'on veut dire et les mots qu'on utilise pour le dire, mais d'un effet volontaire :

«La rhétorique introduit dans la signification à laquelle elle aboutit une certaine beauté, une certaine élévation, une certaine noblesse et une expressivité qui s'impose indépendamment de sa vérité; plus encore que le vraisemblable, cette beauté - que nous appelons effet d'éloquence - séduit l'auditeur. Aristote insistait déjà sur cet embellissement et cet anoblissement par la métaphore. Traits qui étaient précisément essentiels là où la persuasion importait par dessus tout».¹⁹

Autrement dit, la rhétorique est ajout, « embellissement » de la parole pour obtenir l'adhésion des auditeurs. Levinas distingue ensuite deux époques au moyen d'une différence non de degré mais de nature de la rhétorique qui y est produite. Dans « la société antique » les effets rhétoriques étaient confinés aux discours argumentatifs publics, tandis qu'en « notre temps », « les effets d'éloquence entrent [...] partout et commandent (...) toute notre vie », ²⁰ c'est-à-dire y compris notre vie privée à cause des « moyens d'information sous toutes leurs formes ». ²¹

Ce qui caractérise notre temps, c'est non seulement l'omniprésence de cette « séduction » ²² de la rhétorique, mais c'est qu'elle frôle l'absurdité, puisqu'elle « persuade en signifiant idées et choses, trop belles pour être vraies ». ²³ D'où un soupçon généralisé porté sur tout discours :

«Et déjà on dénonce le discours éloquent et déjà on soupçonne sous toute cette littérature fleurie, politique et propagande et déjà «tout le reste est littérature». Tout le reste, c'est-à-dire les pensées les plus hautes, religieuses, politiques et morales. On recourt au langage quotidien pour rabaisser et profaner les hauteurs où se tiennent l'éloquence et le sacré verbal qu'elle suscite . On trouve le langage quotidien

¹⁹ *Ibid.*, p. 189.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

insuffisamment quotidien, insuffisamment droit. Il faut démystifier la décence des mots, le noble ronronnement des périodes : la respectabilité des livres et des bibliothèques. Il faut le mot ordurier, l'interjection, le graffiti.»²⁴

Levinas recherche une langue qui ne soit pas traîtresse ou du moins sur laquelle ne puisse pas peser le même soupçon que celui qui grève l'authenticité de la culture officielle, et même de la culture classique. On pourrait en effet être dupe d'une telle langue, dupe de la morale qu'elle prescrit (celle des livres et des discours moralisateurs, aux antipodes de l'éthique véritable), mais aussi de la politique et de la religion. A l'aide du champ lexical de la désacralisation, Levinas veut renverser et inverser la hiérarchie implicite entre les deux langages : le beau discours, éloquent, rhétorique, susceptible de duperie d'une part, et le « langage quotidien », qui serait plus authentique.²⁵ Point ainsi la nécessité de créer une « anti-littérature » dont le modèle est le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qui serait littéraire et véridique car dénuée de toute rhétorique et de toute éloquence. Par elle se produirait un changement de valeur du « cru » et du « vulgaire », qu'on trouvait déjà dans le naturalisme, même si dans le naturalisme, c'était pour faire

24 *Ibid.*, p. 189-190. Cette critique de la littérature et des Belles Lettres, idéalisantes et insensible à la misère matérielle du prochain est récurrente dans l'œuvre de Levinas. Il parle parfois d'« hypocrisie du sermon » (Levinas, 1968, p. 59) pour évoquer ceux ne se préoccupent que d'idées sans souci de nourrir ceux qui ont faim. G. Bensussan évoque la « méfiance foncière de Levinas devant ce qu'il appelle parfois "les belles lettres", c'est-à-dire les belles paroles sans effet, ou encore "l'hypocrisie du sermon", toutes choses qui relèveraient d'un humanisme du même homme (...) ce prophétisme du soupçon, cette aversion profonde pour les belles lettres mortes de la belle âme (les "démonstrations faites avec la bouche") ou pour l'hypocrisie sociale (qui dissimule "l'intérêt") » (Bensussan, 2013, p. 208).

25 L'effort pour réhabiliter le quotidien se trouve déjà dans de l'existence à l'existant où Levinas écrivait, dans une perspective comparable à celle de l'article étudié : « L'appeler quotidien et le condamner comme non-authentique, c'est méconnaître la sincérité de la faim et de la soif ; c'est, sous le prétexte de sauver la dignité de l'homme compromise par les choses, fermer les yeux sur les mensonges d'un idéalisme capitaliste et les évasions dans l'éloquence et l'opium qu'il propose. La grande force de la philosophie marxiste qui part de l'homme économique réside dans son pouvoir d'éviter radicalement l'hypocrisie du sermon. Le positif du marxisme n'est pas son matérialisme en tant que tel, mais sa sincérité à l'égard des besoins humains. » (Levinas, 1998a, p. 69). Ce que commente ainsi G. Bensussan : « Levinas n'a cessé de faire mérite au marxisme, entendu globalement, sans faire le détail, d'avoir révoqué et empêché toute "hypocrisie du sermon", toute parole creuse, tout "romantisme" comme il dit, toute édification, tout appel au sacrifice au nom de la pénurie » (Bensussan, 2019).

« couleur locale », alors qu'avec Céline il s'agit davantage d'une résistance ou d'une volonté délibérée de « tordre le cou à l'éloquence ». Puis Levinas remarque que cette lutte contre l'éloquence ne se réduit pas à celle qui a lieu dans l'occident capitaliste, elle a aussi lieu dans les pays socialistes, eux aussi soumis à une langue officielle qui les asservit :

«Lutte avec l'éloquence qui ne se produit pas seulement – tel un terrorisme – dans notre vieil Occident dit capitaliste, bercé depuis des siècles par l'éloquence des belles-lettres, des belles manières et dans les rêves d'irréalisables idéaux. Dans les contrées qui se veulent socialistes, l'éloquence d'un certain progressisme aurait envahi jusqu'au langage quotidien lui-même. Il faut lire *Les Hauteurs béantes* de Zinoviev pour assister à l'effort du langage quotidien en vue de se retrouver dans cet envahissement envoûtant. Tout se passe dans ce livre comme si, pour se saisir de sa sincérité perdue, la parole de tous les jours n'arrivait pas à se suffire, comme s'il lui fallait des mots et des propositions plus négatifs et plus destructeurs que la négation. D'où en abondance, dans ce livre étrange, le langage qui se persifle et se parodie lui-même ; d'où des pages semblables à une émission radiophonique qu'on s'obstine à brouiller dans son émission même. D'où aussi l'ouverture de l'arsenal, redoutable et nihiliste, du scatologique – cris, jurons, poèmes orduriers. Mais singulière impuissance peut-être du langage dans sa puissance même ; le parler dirigé contre l'éloquence se fait éloquence à son tour. Trop belle pour être vraie, ne se fait-elle pas aussi trop horrible pour refléter la réalité ?»²⁶

Effectivement dans *Les Hauteurs béantes*, le premier livre que Zinoviev consacre à la critique caricaturale, parodique – mais en cela juste et efficace – de la société socialiste soviétique, on comprend l'absurdité d'un langage, officiel ou non, d'une « langue de bois »,²⁷ qui se contredit,²⁸ qui ne signifie rien

²⁶ Levinas, 1997, p. 190-191.

²⁷ Christian Delporte analyse ainsi la langue de bois du régime soviétique comme « un filtre implacable qui vise à conformer la réalité à l'idéologie. Tous les moyens sont bons pour la déguiser, la modeler, la contraindre, la faire entrer dans les cases rigoureusement alignées du marxisme-léninisme. Tous les registres sont sollicités pour paralyser la pensée : ceux de la science, qui écrasent, ceux de la foi, qui dépassent. » (p. 50).

²⁸ Voir à titre d'exemples : « Autour de l'hôtel, on érigea une dizaine d'églises pittoresques toutes neuves, datant au plus tard du dixième siècle » (Zinoviev, 1977, p. 10) ; « On nous demande souvent si Dieu existe ou non, écrivait le Secrétaire. A cette question, nous répon-

d'intelligible en alignant des expressions tirées de la doctrine officielle (théoriquement signifiantes, mais dans un tout autre contexte)²⁹ - telle est la caractéristique langagière du « célèbre philosophe Serpillière, complètement ignare et débile, auteur de la plus inepte des « Logiques dialecticodialectiques » possibles »³⁰ - , ou encore qui prétend créer la réalité qu'elle énonce bien que cela soit faux et que tous les habitants le sachent.³¹ Alliant antisémitisme et dénonciation du mensonge gouvernemental continu, la section intitulée « Le mensonge véridique » illustre les raisons de ne pas croire l'information officielle :

«Voilà comment ça se passe chez nous, dit le Neurasthénique au Journaliste. Si on reconnaît, dans le domaine scientifique, qu'une direction de recherche a été sous-estimée, c'est qu'en fait, il y a eu un pogrom. Si on reconnaît que dans certains cas, le titre de docteur n'est pas attribué selon le mérite de la personne, c'est qu'il est devenu un moyen de faire carrière, de faire fortune, de se donner du prestige, de jeter de la poudre aux yeux. Et le problème ici n'est pas la forme mensongère que prennent ces déclarations officielles. C'est un phénomène auquel tout le monde est habitué. Le problème, c'est que les processus qui sont à l'origine de telles situations, critiquées même du point de vue officiel, se déroulent au vu et au su de chacun. Leurs conséquences sont évidentes dès le départ. Mais il n'existe aucune force qui puisse s'y opposer.»³²

drons par l'affirmative : oui, Dieu n'existe pas. » (*ibid.*, p. 138) ; « L'ennemi le plus détesté des autorités est celui qui ose profiter de la liberté qu'elles lui ont offerte. Si elles autorisent ce qu'elles ne veulent pas autoriser, c'est en fait la forme la plus extrême de l'interdiction. » (*ibid.*, p. 337).

29 «Après la réhabilitation et l'autorisation de la Logie, l'ex-pseudo-science réactionnaire bourgeoise, Ivanbourg vit se former en deux mois une famille fraternelle et unie de tous les logues d'avant-garde qui bientôt dépassa tout le monde. » (*ibid.*, p. 65). Voir également les développements autour du « bêtisme » comme « stade suprême du socisme ou le socisme intégral » (*ibid.*, p. 553-554)

30 *Ibid.*, p. 350.

31 Est ainsi dénoncée la tendance des chefs à s'appropriier tout ce que ceux qui sont sous leurs ordres ont fait de positif, même quand c'était ce qu'ils avaient demandé de ne pas faire et de rejeter sur eux tout ce qui est négatif, même quand c'est exactement ce qu'ils avaient intimé l'ordre de faire (*ibid.*, p. 121-122),

32 *Ibid.*, p. 347.

Ce qu'essaie de réaliser Zinoviev, c'est moins la mise au jour des mécanismes de propagande soviétique, que la description grâce au contraste entre ce qui est officiellement déclaré et ce qui est intimement pensé et vécu le « quotidien » des habitants de l'URSS ; or c'est ce « quotidien » que recherche Levinas dans ce qu'il appelle « l'anti-littéraire ». ³³ Et un passage des *Hauteurs béantes* illustre précisément ce point, lorsqu'un habitant explique à un journaliste qu'il ne pourra jamais connaître objectivement leur vie, car elle est inobservable. ³⁴

La référence aux *Hauteurs béantes* a une double fonction, elle permet d'englober les pays socialistes d'Europe de l'Est, dans la condamnation d'un langage qui ne fait pas assez place à autrui, et elle illustre la réalisation d'une langue qui permette de retrouver ce « langage quotidien », c'est-à-dire ce langage sans éloquence, pure de toute mystification éthico-politico-religieuse. A partir de cet exemple d'un retour à ce langage quotidien, Levinas, dans la suite de l'article, cherche « l'essence du parler quotidien ». ³⁵ Pour dégager cela, il faut identifier la signification du langage. Et Levinas oppose la façon traditionnelle dont la philosophie conçoit le langage, en privilégiant le Dit au Dire, ³⁶ et celle qui conviendrait à une rapport plus

33 Levinas, 1997, p. 190.

34 «Je veux faire un tableau objectif du mode de vie ivanien, dit le Journaliste. C'est tout à fait exclu, dit le Neurasthénique. Pourquoi, demande le Journaliste. Parce que Vous êtes dans une situation privilégiée, répond le Neurasthénique. Vous n'avez pas à vous préoccuper de votre appartement, à subir des réunions, à courir les magasins, à faire la queue, à essayer d'obtenir des augmentations de salaire, à vous arranger avec la censure. Or, c'est justement cela, l'essentiel de notre mode de vie. Mais je vivrai comme un Ivanien moyen, dit le Journaliste. Alors, vous n'aurez plus ni assez de temps, ni assez de forces pour l'observation et votre exaspération sera telle que vous ne pourrez plus être objectif. Que faire alors, demanda le Journaliste. Pour comprendre Ivanbourg, il ne faut pas y aller, dit le Neurasthénique. Il faut venir ici juste pour un peu d'entraînement et la pratique de la langue. Mais vous avez bien quelque chose qu'on ne peut voir que de l'intérieur, dit le Journaliste. Non, dit le Neurasthénique. Tout ce que nous avons ne peut être bien vu que de l'extérieur. Ne croyez surtout pas qu'il y a chez nous des souterrains cachés qui seraient le théâtre de drames épouvantables. Nos drames les plus épouvantables se déroulent au vu et au su de tous. C'est notre quotidien. Toutes les réunions. Tous les discours. Tous les journaux. Regardez. Lisez. Écoutez. C'est cela, notre réalité, il n'y a là nul mensonge, nulle tromperie. La tromperie, nous en sommes les propres auteurs bénévoles. Vous voyez ce que vous voulez voir parce que vous voulez attribuer un sens à tout. Or, il n'y a aucun sens.» (ibid., p. 368).

35 Levinas, 1997, p. 191.

36 *Ibid.*, p. 192.

éthique avec l'autre, privilégiant le Dire sur le Dit dans la mesure où

«Le Dire est une approche du prochain. Et tant que la proposition se propose à l'autre homme, tant que le Dit n'a pas absorbé cette approche, nous sommes encore dans le « langage quotidien ». Ou, plus exactement, dans le langage quotidien nous approchons le prochain au lieu de l'oublier dans l'« enthousiasme » de l'éloquence».³⁷

La recherche du langage quotidien équivaut alors à la recherche d'un langage qui ne cherche pas à manipuler le prochain, mais, autant que possible, à lui faire droit. Le Dire dans le langage quotidien est « communication qui ne se réduit pas au phénomène de la *vérité-qui-unit* »,³⁸ « susceptible de signification éthique ».³⁹

Dévolement de la philosophie occidentale

Levinas critique la façon dont, selon lui, la philosophie occidentale – qui n'est donc pas la seule philosophie possible – envisage le rapport à autrui. Cette forme de philosophie est critiquée dans sa conception même dans de nombreux textes, mais ce qui la rend éminemment suspecte, c'est le spectacle manifeste des horreurs du XXème siècle. La faillite politique de l'État, et en particulier dans sa forme totalitaire, serait la preuve, s'il en fallait une, de l'aporie qu'est l'ontologie (par laquelle se caractérise la philosophie occidentale), toujours et intrinsèquement en lien avec le politique, dans une sorte de continuum ontologico-politique dans la dissidence duquel émergerait l'éthique, comme subversion du conatus. Même en choisissant des valeurs, une morale, la politique ne peut que les avilir et en faire des sources d'injustice, contraires à la visée de l'éthique levinassienne. Ainsi en est-il allé du stalinisme,⁴⁰

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 193.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ «La fin du socialisme, dans l'horreur du stalinisme, est la plus grande crise spirituelle de l'Europe moderne. Le marxisme représentait une générosité, quelle que soit la façon

en tant qu'il apparaît comme la perversion absolue de ce bon et bel idéal qu'on pouvait trouver dans le marxisme,⁴¹ l'horreur instituée et institutionnalisée, qui prétexte le Bien pour faire le mal. Ce monde décrit par Grossman est celui dans lequel

«La réalité stalinienne dans toute son horreur se sera confondue avec l'horreur hitlérienne.

Apparentée à son essence, elle attestera un monde qui n'est plus un lieu. Monde inhabitable dans l'abîme de sa déshumanisation : effondrement de la base même de la civilisation européenne. Monde inhabitable des personnes dégradées, frappées dans leur dignité, livrées à l'humiliation, à la souffrance, à la mort. Humanité déshumanisée autour des institutions issues pourtant de la générosité révolutionnaire initiale et du souci des droits de l'homme, transformée en camps ou, partout ailleurs, menacée de camps où le moi n'est plus certain de son identité»⁴²

V. Grossman, est cet écrivain qui, enthousiasmé par la révolution bolchevique, voit et comprend la distorsion que Staline fait subir l'idéal communiste de fraternité et en rend compte dans la partie la plus tardive de son œuvre et dont Levinas écrit qu'« écrivain soviétique, il se croyait certainement, en octobre 1917, entré, si on peut dire, dans l'ère des accomplissements eschatologiques. Son œuvre, antérieure à *Vie et Destin*, disait avec talent et sincérité, cette espérance et cette foi ». ⁴³ Mais *Vie et destin* tranche nettement avec son enthousiasme initial, et le roman met au jour la déshumanisation que le

dont on comprend la doctrine matérialiste qui est sa base... Et le régime de charité devient stalinisme et horreur hitlérienne. C'est ce que montre Grossman, qui est de là-bas, qui avait participé à l'enthousiasme des débuts. » (Poirie, 1987, p. 134). Voir également, l'introduction de Pierre Hayat aux *Imprévus de l'Histoire*, notamment « Levinas n'oppose nullement l'éthique au socialisme. Il met plutôt en question la réduction de la politique à la reproduction des structures anonymes de l'État. Levinas n'a d'ailleurs pas ignoré l'élan éthique qui a porté le marxisme. Mais, très tôt éveillé à la perversion du marxisme en stalinisme et aux limites de la déstalinisation» (Levinas, 2007, p. 15).

41 «Le marxisme, pour la première fois dans l'histoire occidentale, conteste cette conception de l'homme. L'esprit humain ne lui apparaît plus comme la pure liberté, comme l'âme planant au-dessus de tout attachement ; il n'est plus la pure raison faisant partie d'un règne des fins. Il est en proie aux besoins matériels. Mais à la merci d'une matière et d'une société qui n'obéissent plus à la baguette magique de la raison, son existence concrète et asservie a plus d'importance, plus de poids que l'impuissante raison.» (*ibid.*, p. 27).

42 Levinas, 1988, p. 102.

43 *Ibid.*, p. 101.

régime soviétique, à l'encontre de toute propagande, fait subir à ses citoyens. La terreur stalinienne, telle qu'elle apparaît à Levinas à travers les mots de Grossman est telle que

«L'antique confiance occidentale en la pratique rationnelle issue des institutions politiques et religieuses et devant permettre à l'homme d'être le prochain d'autrui, la croyance en les institutions humaines par lesquelles le bien arriverait à être, est ébranlée».⁴⁴

C'est enfin Auschwitz et la Shoah qui signent l'échec du projet de la philosophie européenne,⁴⁵ et même de la culture humaniste européenne. Et surtout une remise en cause du projet « éclairé » de paix tel qu'il découle de la raison, ce qui aboutit à condamnation de la culture en laquelle ce projet a pris naissance, sous la forme de la mauvaise conscience que devrait avoir l'Europe.⁴⁶ Ainsi parce que le stalinisme apparaît comme le résultat, certes non délibérément conçu, de la forme politique qu'est l'État, née de la philosophie européenne, cette dernière peut non seulement être condamnée en raison des conséquences concrètes de ses réflexions théoriques, mais le modèle soviétique et le marxisme politisé ne peuvent pas être pensée comme des alternatives légitimes, aux yeux de Levinas, à la philosophie occidentale dont il remet en question le bien-fondé et la matrice ontologique.

Ainsi, parce qu'elle intrinsèquement égoïste, centrée autour d'un moi indifférent à autrui, la philosophie occidentale est « bourgeoise »⁴⁷ selon et Levinas cherche à en sortir en partant en quête d'une philosophie alternative. A cette sorte de vice congénital, s'ajoute le spectacle des monstruosité auxquelles elle a mené au XXème siècle. Si le marxisme aurait, pour Levinas, peut-être pu être une alternative à la philosophie

44 *Ibid.*, p. 103

45 Comme le dit Christian Rössner, qui écrit : « le questionnement dépourvu d'illusion sur l'éthique de Levinas n'exige pas simplement une autre morale, mais met le doigt dans la blessure d'une philosophie, qui non seulement peut être portée en triomphe de "de Ionie à Iéna", mais peut laisser advenir d'Athènes à Auschwitz, Rössner, 2012, p. 20 (traduction personnelle).

46 Levinas, 2006b, p. 139-140.

47 Levinas, 1998b, p. 92. Sur cette question de la dimension bourgeoise de la philosophie et l'effort de Levinas pour trouver une autre philosophie, on peut consulter Colin, 2023.

occidentale égocentrée par le souci positif qu'elle a des autres hommes, le communisme, en particulier dans sa version soviétique, conduit à de nettes impasses, mises au jour dans les textes des auteurs auxquels Levinas se réfère. L'antisémitisme récurrent, bien qu'en contradiction avec les proclamations soviétiques d'une égalité réelle de tous les hommes, et la faillit du langage quotidien pétri d'idéologie à des fins de propagande interdisent, pour Levinas, de prendre pour modèle légitime ce dont se réclament les dirigeants soviétiques.

Références bibliographiques

BENSUSSAN, Gérard et BERNARDO, Fernanda. Os Equivocos da Etica/ Les équivoques de l'Ethique. A proposito dos/ A propos des Carnets de captivité de Levinas, Fundação Eng. Antonio de Almeida, Porto, 2013.

BENSUSSAN, Gérard. « Humanismo, materialismo et politica em Levinas ». in : Revista Etica et Filosofia politica, Número XXII, Rio de Janeiro, 2019.

COLIN, Yoann. « Le bourgeois dans la pensée d'Emmanuel Levinas : le refus de l'altérité ». in : Études phénoménologiques, N°7, louvain, 2023, pp. 125-144.

DELPORTE, Christian. Une histoire de la langue de bois. Paris : Flammarion, 2011.

DENNES, Maryse. « Emmanuel LEVINAS en France. La place de la Russie ». In : Cahiers de l'émigration russe : Evrei Rossi – Immigranty Francii (Les juifs de Russie - Immigrants de France), édité par V. Moskovitch, V. Khazan et S. Breuillard. Moscou-Paris-Jérusalem : , 2000, p. 69-98.

GROSSMAN, Vassili. Vie et destin. Traduit par Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard, dans Œuvres, édition de Tzvetan Todorov. Paris : Robert Laffont, 2006.

LEVINAS, Emmanuel. Quatre lectures talmudiques. Paris : Minuit, 1968.

LEVINAS, Emmanuel. L'au-delà du verset. Lectures et discours talmudiques. Paris: Minuit, 1982.

- LEVINAS, Emmanuel. A l'heure des nations. Paris : Minuit, 1988.
- LEVINAS, Emmanuel. Hors sujet. Paris : Le livre de poche, 1997.
- LEVINAS, Emmanuel. De l'existence à l'existant. Paris : Vrin, 1998a.
- LEVINAS, Emmanuel. De l'évasion. Paris, Le livre de poche, 1998b.
- LEVINAS, Emmanuel. Difficile Liberté. Paris : Le livre de poche, 2003.
- LEVINAS, Emmanuel. Éthique et infini. Paris : Le livre de poche, 2006a.
- LEVINAS, Emmanuel. Altérité et transcendance. Paris : Le livre de poche, 2006b.
- LEVINAS, Emmanuel. Les Imprévus de l'histoire. Paris : Le livre de poche, 2007.
- POIRIE, François. Emmanuel Lévinas. Qui êtes-vous ? Lyon: La Manufacture, 1987.
- RÖSSNER, Christian. Anders als Sein und Zeit. Zur phänomenologischen Genealogie moralischer Subjektivität nach Emmanuel Levinas. Nordhausen : Verlag Traugott Bautz GmbH, 2012.
- ZINOVIEV, Alexandre. Les hauteurs béantes. Traduit du russe par Wladimir Berelowitch. Lausanne : L'Âge d'homme, 1977.
- ZINOVIEV, Alexandre. L'avenir radieux. Traduit du russe par Wladimir Berelowitch. Paris : Seuil, 1985.